

FAIRE CLASSE ?

David Molnat,
instituteur spécialisé en ITEP

En arrivant dans l'enseignement, je pensais pouvoir faire classe en reproduisant ce que d'autres avaient fait avant moi ou en appliquant ce que je lisais dans tel ou tel manuel. C'est d'ailleurs ce que je me suis efforcé de faire les premières années dans les classes ordinaires. Mais ma rencontre avec les adolescents et les enfants de l'ITEP m'a poussé à penser de façon innovante, à vivre avec authenticité et à *faire*, dans le sens artisanal du terme, sans répéter bêtement, mais en ajustant mon geste à chaque nouvelle situation. Cette rencontre m'a ainsi conduit à reconnaître que c'est en termes de *praxis*, et non de *poièsis*, qu'il fallait poser la question de mon intervention. Aucun *moule* ne préexiste au projet d'éduquer. Aucun *résultat* ne peut être attendu avec certitude qui achèverait définitivement mon action... Ce n'était pas, pour autant, que j'étais condamné à l'inaction ou à l'improvisation permanente. J'ai dû, en revanche, assumer et penser mon activité, en dehors de toute relation instrumentale, dans le cadre d'une interaction généralisée. Pour reprendre Cornélius Castoriadis : « Le sujet lui-même de la *praxis* est constamment transformé à partir de cette expérience où il est engagé, qu'il fait mais qui le fait aussi : les pédagogues sont éduqués, le poème fait son poète. » Faire classe mais aussi laisser la classe me *faire*, me transformer... Être *constamment transformé* : n'est-ce pas là de la précarité ? J'ai l'impression d'avoir accepté une certaine précarité pour me laisser transformer et continuer sans relâche à enseigner aux adolescents précaires de l'ITEP. Car, en effet, *exclusion, incertain, éphémère, instable, inconsistant* sont des signifiants que j'utilise souvent pour décrire le quotidien de la classe. Et ce, à plusieurs niveaux :

– D'abord dans les rapports qu'ont les adolescents avec le savoir. Je ne peux jamais être certain qu'un élève va accepter de venir en classe lorsque je me dirige vers son groupe éducatif. Certains jeunes montrent une forte motivation pour les savoirs inscrits aux programmes pendant 2 semaines puis, brusquement, refusent toute activité à caractère scolaire et ne pense plus qu'à dessiner, à sculpter l'argile, à faire des exposés sur les films qu'ils ont vus ou à errer dans le parc de l'établissement en grillant quelques clopes. Leur désir d'apprendre semble si éphémère.

- Ensuite, dans les rapports qu'ont les adolescents entre eux ou avec moi. Parfois le collectif semble tellement solide, l'ambiance tellement joyeuse. Les adolescents semblent heureux d'être là ensemble. Je pense à la préparation du goûter à Hourcq au cours duquel nous avons dégusté les *tapas* préparés par les élèves à partir des saucissons et pâtés offerts par le charcutier du coin que nous étions allés interviewer sur son métier. Je pense également aux photos prises lors de la sorties spéléo qui a suivi la lecture de *Voyage au centre de la Terre* : les élèves y étaient bras dessus, bras dessous et souriants, s'entraïdant. A d'autres moments, plus rien ne semble aller à part les insultes, les moqueries, voire les bagarres. Ils désignent un élève ou l'enseignant comme bouc-émissaire et s'acharnent à le faire souffrir. Le collectif explose. L'ambiance paisible et joyeuse semble très instable.

– Enfin, dans le rapport que j'ai avec ces adolescents et avec l'enseignement : je vis parfois de grosses pannes de désir. Je serre les dents puis je les desserre pour parler de ce qui m'entrave à quelqu'un qui sait entendre. J'ai des périodes où je me sens pousser des ailes, où j'ai la force de mener plusieurs projets de front puis d'autres où je lutte pour être présent, pour ne pas m'enfuir ailleurs.

Dans mon cheminement pour réussir à *faire classe* et faire avec cette précarité, j'ai rencontré les écrits de Fernand Oury et son souhait d'aller vers *une pédagogie institutionnelle*. J'ai également pris le temps de voguer vers la clinique de La Borde et observer une pratique de la psychothérapie institutionnelle. J'ai commencé à y voir plus clair concernant la singularité de mes élèves et le collectif. J'ai réalisé que, contrairement aux recommandations faites lors de ma formation, ces adolescents ne sont pas des ordinateurs à reprogrammer mais des sujets désirants et que selon les termes de Fernand Oury : « Reconnu ou nié, l'inconscient est dans la classe qui parle [...] Mieux vaut l'entendre que le subir ». D'une pratique rigide, où je voulais tout contrôler en prenant toutes les décisions, en hurlant et en punissant, je suis progressivement passé à une *praxis* où les élèves pouvaient parler et être entendus et où je me laissais transformer aussi par ce qu'ils disaient. Dans cette tentative de bricoler une solution pour faire avec la précarité, j'ai expérimenté une institution-phare de la PI : le Conseil.

Au-delà de préparer des situations d'apprentissage, des évaluations, des programmations, etc, *faire classe* pour moi, c'est aussi faire en sorte que des élèves tous singuliers avec leur problématique et leur désir qui leur est bien propre puissent former un collectif prêt à coopérer pour apprendre, grandir et vivre ensemble. Faire en sorte que chacun puisse trouver sa place sans prendre toute la place. Singularité et Collectif. D'habitude, on *classe* ensemble ce qui a un critère en commun, ce qui se ressemble. On classe pour obtenir des groupes homogènes. Ce n'est pas du tout le cas à l'ITEP. Faire classe pour moi consiste davantage à faire vivre une institution qui s'appelle le Conseil de coopérative afin que

chaque singularité, y compris la mienne, puisse s'exprimer sans qu'elle dévore celle des autres. Il s'agit d'une réunion hebdomadaire de 30 minutes durant laquelle les élèves et l'enseignant peuvent s'inscrire pour parler.

Trois rubriques : 1) Félicitations, 2) Critiques et problèmes, 3) Informations et projets.

Un président (moi au début de l'année) s'assure que les règles fondamentales soient respectées : on ne coupe pas la parole, on ne se moque pas, on ne fait pas mal au corps de l'autre. À partir du mois de mars certains élèves demandent à pouvoir présider le Conseil avec mon aide. Cela m'impressionne toujours comment les élèves apprennent à différer les problèmes pour les inscrire dans le cahier de préparation du Conseil et comment la fonction de président est respectée par les autres élèves. La précarité et l'exclusion de certains élèves sont régulièrement abordées lors des critiques au Conseil. Le Conseil élabore et pense collectivement des solutions originales pour prendre en charge la précarité de chacun, y compris celle du maître. Parfois des règles nouvelles sont votées et les jeunes s'aperçoivent qu'on peut avoir une emprise sur la réalité autrement que par le passage à l'acte. Ainsi la précarité d'un sujet n'est plus l'affaire d'une seule personne, elle n'est pas non plus l'affaire du maître uniquement, mais elle est prise en charge par le collectif composé de sujets qui peuvent penser et parler.

Parfois, le Conseil est une catastrophe...